

Les Arméniens ont dans leur liturgie, une procession, le dimanche des Rameaux ; elle n'avait lieu que vers le soir, avant leur réunion à l'Eglise romaine ; mais actuellement, les Arméniens unis la font, comme nous, avant la messe. On bénit d'abord les rameaux, et cette bénédiction, qui se fait par plusieurs prières, est suivie de la procession : quand celle-ci retourne à l'église, un prêtre et un diacre y entrent et en ferment les portes. Ceux qui restent dehors chantent alors des antiphones dont voici la traduction : "Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte de vos miséricordes, à nous qui vous invoquons les larmes aux yeux." Ceux de l'intérieur répondent : "Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre ? Car c'est ici la porte du Seigneur par laquelle les justes entrent avec lui." Le célébrant : "Ce ne sont pas seulement les justes qui entrent, mais aussi les pécheurs qui se sont justifiés par la confession et la pénitence." Ceux de l'intérieur : "C'est la porte du ciel et la fin des peines promises à Jacob ; c'est le repos des justes et le refuge des pécheurs, le royaume de Jésus-Christ, la demeure des anges, l'assemblée des saints, un lieu d'asile, la maison de Dieu." Le célébrant et ses diacres, qui sont dehors, répondent : "Ce que vous dites est vrai, car la sainte Eglise est pour nous une mère sans tache ; nous renaissions en elle enfants de lumière et de vérité. Elle est pour nous l'espérance de la vie, et nous trouvons en elle le salut de nos âmes." Puis la porte s'ouvre, la procession rentre, et la cérémonie se termine par d'autres très édifiantes prières. En ce même dimanche, le rideau qui couvrait le sanctuaire est tiré ; c'est pourquoi les Arméniens appellent ce jour : *le dimanche orné ou paré*.

Une description de la procession des Rameaux, qui eut lieu en Russie le 16 avril 1636, et donnée par Oleasius, témoin oculaire, doit trouver ici sa place : "Le grand-duc, après avoir assisté au service de l'Eglise Notre-Dame, sortit du château en bon ordre avec le patriarche (de Moscou). Un très grand charriot marchait, traînant un arbre auquel pendaient quantité de pommes, de figues et de raisins, sur lequel étaient assis quatre garçons avec des surplis, chantant le *Hosanna* : il était suivi de plusieurs prêtres revêtus de surplis et de chasubles, portant des bannières, des croix et des images, sur de longues perches ; les uns chantant, les autres encensant le peuple. Ensuite marchaient les principaux gastes ou marchands, et après eux, les diacres, commis, secrétaires, knés et boyards, tenant la plupart des palmes à la main, et précédant immédiatement le grand-duc, très richement vêtu, ayant la couronne sur la tête, et conduit par les deux principaux conseillers d'état : il tenait lui-même par la bride le cheval couvert de drap et déguisé en âne, sur lequel le patriarche portait un bonnet de satin blanc bordé de perles, et par dessus une très riche couronne. Il avait à la main une croix de diamans avec laquelle il bénissait le peuple, qui recevait cette bénédiction avec soumission, faisant incessamment le signe de la croix. Il était environné des métropolitains, des évêques et des prêtres ; les uns portant des livres, les autres des encensoirs. Il y avait près de cinquante jeunes garçons vêtus de rouge, qui étaient leurs chasubles, et les jetaient sur les chemins ; d'autres étendaient des pièces de drap sur lesquelles passèrent le grand-duc et le patriarche ; le cortège entra ensuite dans l'église, et y demeura quelque temps."

En général, le rit oriental a, pour la procession des Rameaux, un cérémonial pareil à celui dont nous venons de donner la description. Le célébrant y assiste monté sur un âne. Cette vive représentation de ce qui se passa à Jérusalem, est pour ces peuples d'une grande édification, mais peut-être ne semblerait pas assez grave dans nos contrées occidentales. En certains diocèses d'Espagne, on portait, dans cette procession, le Saint-Sacrement comme le jour de la Fête-Dieu, en sorte que ce n'était plus une simple image du roi de Sion, plein de douceur, mais lui-même en réalité. S'il faut en croire certaines relations de voyages, cette coutume subsiste encore en quelques lieux. Il est certain que plus on descend vers les pays méridionaux, plus cette procession s'y fait avec pompe.

Merat et Martène prouvent par des sacramentaires fort anciens que ce dimanche était connu à Rome, avant le cinquième siècle, sous le nom de *Dominica ad Palmas* ou *in Palmis*. Le sacramentaire gallican ne fait mention de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem que dans la contestation ou préface de la messe : "Il est juste et digne, ô Dieu puissant, que tout sexe et tout âge préconisent vos louanges en ce jour de triomphe, où les peuples vinrent de Béthanie et de Jérusalem au devant de vous, en chantant : *Hosanna*, etc."

Extrait de l'ouvrage inédit intitulé : *RATIONAL LITURGIQUE, EN FORME DE DICTIONNAIRE*. (Cet ouvrage, qui paraîtra dans peu de temps, renferme plus de trois cents articles dont plusieurs sont beaucoup plus longs que celui-ci. Outre les recherches curieuses qu'il contient sur le culte public, et sur tout ce qui s'y rattache sous le rapport de l'art chrétien, on y trouve un abrégé de toutes les liturgies occidentales, et l'article *Messe* y donne les détails les plus intéressants, et dont on ne pourrait obtenir la connaissance qu'en consultant un nombre très considérable d'auteurs. Il pourra former deux volumes in-8o. ayant chacun, sur deux colonnes, plus de 600 pages.)

Univers de 1840.

### UNE PROCESSION DES RAMEAUX.

De tous ces antiques usages de nos pères, que nous avons conservés jusqu'à nos jours, je n'en trouve pas qui éveillent de plus doux souvenirs que ceux qui se rattachent aux croyances simples et naïves de ces siècles, ou la

représentation de quelque pieux mystère accompagné toujours la célébration des grandes fêtes de l'Eglise. Je ne doute pas que la procession des Rameaux, telle qu'elle se faisait au Mans (Sarthe), il n'y ait encore que dix ans, ne fût un curieux souvenir de ces antiques cérémonies. Mais ce n'est pas au milieu du luxe éblouissant d'une ville moderne qu'il faut vous transporter alors ; figurez-vous plutôt des rues sombres, étroites, comme il en existe dans toutes les anciennes villes, avec leurs maisons noires, resserrées, aux fenêtres carrées, aux pignons en pointe ; et par dessus tout cela, voyez s'élever, grave, imposante, la tour massive d'une majestueuse cathédrale. C'est le Mans, tel que je le voyais, étant enfant, à travers le prisme de l'imagination ; tant était vive l'impression que faisait sur mon âme le contraste vivant des idées simples d'autrefois avec le raffinement des idées d'aujourd'hui.

Une tradition locale fait remonter à un miracle assez ancien la découverte d'un beau Christ, dont le trésor de la cathédrale ne possède plus aujourd'hui qu'une seconde image, la première ayant été brisée par les profanateurs de 93. Cette croix miraculeuse avait été, disait-on, trouvée dans un vignoble situé aux portes de la ville ; aussi les vigneronniers avaient-ils obtenu le privilège exclusif de la porter sur un brancard, le jour de la procession des Rameaux ; privilège qu'ils accordèrent à la corporation des bouchers de partager avec eux. On voulait sans doute que la présence de ces hommes, habitués à faire couler le sang, rappelât aux fidèles les tourments que souffrit Jésus-Christ. Devant le brancard marchaient trois ménestriers, affligés chacun d'une infirmité ou d'une difformité corporelle, et qui ne cessaient, pendant la procession, de jouer sur le violon l'hymne attendrissante du *Faxilla regis*. En les voyant, on se rappelait les malheureux que Jésus-Christ a guéris sur la terre. Derrière le brancard, entre le peuple et le clergé, s'avancèrent à cheval treize cavaliers, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, et tenant à la main une longue lance, ornée de bandelettes de diverses couleurs. C'était la corporation des menuisiers, qui avait, je ne sais pourquoi, le privilège de fournir ces chevaliers. Peut-être rattachait-on à l'idée de lui unir le souvenir de l'animal domestique, vil chez nous, mais noble en Orient, sur lequel Jésus-Christ entra en triomphe à Jérusalem. Quoiqu'il en soit, aux yeux du peuple, ces cavaliers figuraient, tantôt les apôtres, du nombre desquels le traître Judas s'est retranché, tantôt les soldats Juifs qui escortèrent Jésus, montant sur le calvaire. Qu'on se représente maintenant deux longues files de jeunes clercs, revêtus de blancs surplis, tenant chacun à la main un long roseau de maïs, dont le vent agite les touffes légères, et s'enfonçant dans les rues des vieilles villes ; puis le Christ, couronné de fleurs portés sur les robustes épaules d'hommes du peuple, et ces rudes et grossiers cavaliers à la noire armure de fer ; que le chant lugubre du *Faxilla regis* se fasse entendre ensuite ; qu'on écoute le bourdonnement grave et monotone des cloches de la cathédrale dont le retentissement plane sur la ville entière ; qui ne se croira aussitôt transporté hors de nos temps d'incrédulité, dans ces siècles d'une foi vive, ardente, courageuse, d'une foi exaltée qui portait l'homme à faire de grandes actions ?

Mais le mystère pieux de la Passion de Jésus-Christ ne se termine pas au moment où le prêtre a fait ouvrir devant lui les portes closes de l'église ; il reste le dernier acte qui doit se jouer sur la place publique à l'heure où le chant de l'évangile se sera fait entendre dans l'église. Une liste est ouverte à l'adresse des cavaliers ; un poteau couronné de fleurs et de rubans a été dressé à l'une des extrémités de la place, et chaque cavalier doit en trois coups heurter et briser sa lance contre ce but. Certes, on ne doit pas voir la demande un souvenir religieux des faits de la Passion ; mais c'est un souvenir pour ainsi dire patriotique : c'est celui de nobles exercices de la chevalerie, de ces exercices qui avaient eux-mêmes un but pieux, le chevalier s'étudiait à bien manier la lance pendant la croisade ; avant le départ pour la Terre-Sainte, il se formait à l'art de désarçonner et d'occire le Sarrasin, sacrilège usurpateur du tombeau de Jésus-Christ.

1830 a aboli ce dernier vestige des vieilles mœurs chevaleresques de la France catholique ; mais que la philosophie ne croie pas avoir remplacé aujourd'hui par la froide raison ce qu'elle nous a fait perdre de douces et pieuses émotions, en déversant le ridicule sur les naïvetés des mystères du moyen âge. Ce que l'homme regrette dans sa vieillesse, c'est que son âme ne sait plus s'ouvrir aux vives et charmantes impressions de l'enfance, et la sagesse des cheveux blancs n'empêche pas de sentir combien le cœur reste froid sous cette neige des ans. Notre société est vieille, elle veut trop comprendre ce qui passe les bornes de son intelligence, et c'est d'elle sans doute que le philosophe de Genève a voulu parler en disant : "Dès que l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir."

### BULLETIN.

Les missionnaires des Townships de l'Est, MM. Barret et Morrisson sont arrivés samedi à Montréal venant de leur mission. Leurs rapports continuent à être favorables.

On nous apprend qu'un ministre anglican a offert de l'argent à une catholique qu'il savait dans la détresse, à la condition qu'elle fréquenterait son église : elle a refusé. Il lui a offert ensuite de se charger de l'éducation de son enfant, toujours à la même condition : elle a refusé. Ce fanatisme de la part d'un ministre protestant anglican nous surprend. Jusqu'ici les ministres